

# Toi aussi, rejoins la fantastique ambiance de Hockey Together

## Le portrait du mois

### Le portrait du mois : Philippe Demaret, 44 ans de photos de hockey



Son téléobjectif, son tabouret pliable, sa bonne humeur et sa capacité inégalée à discuter avec les spectateurs n'ont de secret pour quiconque a assisté à un match au sommet ces quarante dernières années. Le matériel de Philippe Demaret a, naturellement évolué, passant de son Nikkormat de 600 grammes à un appareil dix fois plus lourd aujourd'hui. Le développement des clichés aussi. Quand Jacques Van Strijdonck remarque ses photos, affichées aux valves de la Rasante, qui avait à l'époque encore ses quartiers rue Sombre à Woluwé-Saint-Lambert.

Le photographe de La Libre Belgique demande alors de l'aide à ce jeune médaillé de l'équipe universitaire de natation qui a découvert le hockey à peine un an plus tôt. « Des amis m'avaient emmené voir un match à Schepdaal, où jouait Anderlecht (NdIR : pas encore devenu Amicale Anderlecht). C'était un match contre le Léo. Après, j'ai reçu un stick et j'ai commencé à taper contre un mur. Mes premières photos datent de cette année-là, 1974. J'avais 25 ans, aucune notion de ce sport, et les gens me regardaient en se demandant « qui c'est celui-là ? » C'était encore un très petit milieu. Très fermé aussi. Il n'y avait qu'environ 10.000 joueurs et joueuses en Belgique. Un chiffre très stable. On jouait de père en fils et de mère en fille. J'avais juste vu quelques matchs et j'avais joué un match contre le Daring sur un terrain super boueux. C'était l'époque héroïque, celle des flaques devant le gardien de but. J'avais même tapé dans une brique qui était remontée et dépassait du gazon. C'était en mineure 5, il n'y avait pas plus bas et ma sélection ne datait que de la veille à seize heures. Il manquait quelqu'un et on m'a proposé de le remplacer. Tout en veillant bien à me placer à un endroit où je ne pourrais pas causer de catastrophes, extérieur gauche ou droit... Peu avant, l'armée, où j'avais terminé en 73 mon service militaire en Allemagne m'avait attiré. C'était la crise pétrolière et je me suis demandé si je ne resterais pas. J'ai alors effectué ce qu'on appelait des « prestations volontaires d'encadrement ». C'était un peu comme des grands jeux scouts mais avec du vrai matériel. Je découvrais la logistique et c'était aussi les débuts de l'informatique. En 1975, on m'a dit : « soit tu restes jusqu'à la pension, soit t'es viré. Je suis resté et c'était assez passionnant, même après les cinq ans et demi en Allemagne ».

La photographie n'est qu'un hobby pour Philippe quand Jacques Van Strydonck a besoin d'un coup de main pour approvisionner le seul quotidien qui, à l'époque, s'intéresse au hockey. Il est, dans un premier temps, uniquement chargé des prises de vues et du développement avant d'être encouragé à aller présenter ses clichés lui-même à la rédaction : « Albert Lemaire n'avait pas la réputation d'être particulièrement abordable mais le contact s'est bien passé. Quand Jacques Van Strydonck a définitivement rangé son appareil, en 1975, j'ai pris la relève naturellement. Il n'y avait de demande que pour le championnat de division 1 (NdIR : l'ancêtre de la division Honneur actuelle) messieurs. Je n'ai commencé à couvrir le championnat élite Dames que dix ans plus tard. Ce n'était qu'un petit sport et, par certains aspects, cela le reste encore : il faut être conscient que cela n'intéresse que peu les médias. Il y a bien des pages hebdomadaires dans La Libre et Le Soir, mais, malgré les synergies et les efforts de certains journalistes, il faut bien se rendre compte que la Dernière Heure ne couvre que peu ce sport, par exemple alors que le championnat belge est l'un des meilleurs au monde. Et il y a tellement à dire... »

Tout ce qu'il y a à dire, Philippe essaye précisément de le publier sur son site okey.be qui a vu sa fréquentation exploser depuis le début du confinement : « Le nombre de visites a doublé. J'ai eu des pics à 10.000 par jour, ce qui m'amène à une moyenne de 6.000 par jour alors que, même pendant les périodes de championnat, j'étais à 3.400. » Un site dont la rubrique « Les échos de la troisième mi-temps » fait la part belle aux informations de tous types (surtout faites pour sourire) qui circulent dans les club-houses après les rencontres : « J'ai longtemps dû m'en passer (de la 3<sup>e</sup> mi-temps) parce que je devais foncer dans ma cave pour développer mes photos, comme je devais d'ailleurs souvent me passer de ma propre troisième mi-temps en mineure parce que je devais me rendre au match que je couvrais. Maintenant, j'ai plus de temps et c'est en effet une mine d'information que de discuter si facilement avec tout le monde du hockey aussi facilement. »

Depuis l'époque où les journalistes descendaient feuilleter les clichés de Philippe devant les entrées de rédaction, en se disputant la priorité pour les examiner puisque le photographe ne pouvait bien entendu pas se rendre à deux endroits en même temps (et remettait le tirage choisi en mains propres avant que celui-ci soit reprographié) la couverture médiatique a cependant évolué. Philippe en a connu toutes les étapes : « Après avoir été responsable de l'équipe militaire de hockey, j'ai participé à l'aventure « Hockey Belgium news », qui était le premier magazine consacré au hockey. Après, il y a eu « Stick Hebdo » et, quasi au même moment est arrivé « Hockey Player », au rythme trimestriel. J'ai par ailleurs été 'communication manager' pour la fédération de 2002 à 2006. A l'époque, l'ARBH, c'était quatre personnes. »

Son rythme de croisière de quatre matchs par week-end, avec déplacement d'un club à l'autre pendant la mi-temps (NdIR : jusqu'il y a peu, les matchs de Dames se déroulaient le samedi) s'est petit à petit réduit : « Le Soir, devenu partenaire de la fédération, a exigé que le championnat Honneur soit couvert par l'agence Belga, à laquelle sont abonnés tous les journaux qui parlent de hockey. Je ne photographie plus que les matchs dames -dont j'écris également les résumés pour La Libre- et le reste pour assurer de belles images pour mon site. J'ai toujours beaucoup travaillé pour des prix 'très concurrentiels' (sourire) mais j'ai toujours eu pour limite que cela ne me coûte pas d'argent. »

Une implication parfois proche du bénévolat qui est justement l'aspect par lequel Hockey Together a séduit « le » photographe du hockey belge : « Quand j'ai découvert cette initiative d'Etienne Bocken, j'ai trouvé cela fort courageux. J'ai 70 ans et je n'ai pas été éduqué pour accepter facilement le handicap. Dans ma tête, cela a longtemps été comme une catastrophe qui tombait sur la tête. J'admirais, et j'admire toujours, le courage des personnes porteuses de handicap, de leurs parents et de l'encadrement. Le regard des nouvelles générations change et j'ai, par exemple, été fort touché de constater, lors d'un stage à Uccle Sport, que l'apprentissage mixait enfants porteurs de handicap et enfants « normaux » le plus naturellement possible. J'étais en admiration du soutien de ces gamins, de leur respect, de leur aide comme ils auraient enseigné à leur petit frère. Pour eux, c'est très naturel mais c'est très nouveau pour ceux qui, comme moi, n'ont pas appris et ne savent pas très bien comment me comporter. Mais une fois qu'on est dedans, on s'y trouve très bien. »